Document généré le 21 mai 2025 11:25

XYZ. La revue de la nouvelle

L'Est, en entomologiste

Velina Minkoff, *Les shorts rouges*, Paris, Maisonneuve & Larose/Hémisphères, 2020, 164 p.

Jean-François Chassay

Numéro 144, hiver 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94284ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chassay, J.-F. (2020). Compte rendu de [L'Est, en entomologiste / Velina Minkoff, *Les shorts rouges*, Paris, Maisonneuve & Larose/Hémisphères, 2020, 164 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 91–94.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'Est, en entomologiste

Velina Minkoff, *Les shorts rouges*, Paris, Maisonneuve & Larose/Hémisphères, 2020, 164 p.

Velina Minkoff est Bulgare, a étudié la littérature à UCLA en Californie et vit à Paris. Traductrice, elle écrit et traduit en trois langues. Est-ce cette distance, à la fois géographique, dans son histoire personnelle, et linguistique, dans son parcours intellectuel, qui lui permet ce regard oblique sur la Bulgarie d'aujourd'hui ou d'une époque encore récente ? Il serait oiseux de répondre de façon nette à la question ; on peut supposer néanmoins que cette observatrice discrète qui traverse les nouvelles du recueil *Les shorts rouges* doit beaucoup à l'autrice,dont le parcours lui permet de faire un pas de côté grâce auquel elle parle de son pays avec une certaine mélancolie, mâtinée d'ironie.

La Bulgarie est un pays qu'on connaît peu. Je parle d'un point de vue québécois, mais je pense que, de manière générale, la phrase s'entend pour l'Occident. À l'époque où l'Europe était divisée, le mur de Berlin évoquait sans cesse l'existence d'une Allemagne de l'Est ; les événements de 1956 en Hongrie, de 1968 en Tchécoslovaquie et de 1981 en Pologne venaient ponctuer l'actualité de pays dont de nombreux intellectuel.le.s servaient de courroie de transmission à l'ouest ; et la folie impériale de Ceaușescu rappelait à la mémoire des Occidentaux le souvenir de la Roumanie. Mais *quid* de la Bulgarie ? Au cours des trente dernières années, on ne peut pas dire que ce pays de l'ancien bloc soviétique a beaucoup plus fait parler de lui en Occident.

C'est l'un des intérêts de ce recueil que de plonger le lecteur au cœur d'un monde — Sofia, mais aussi d'autres villes, puis les plages qui bordent la mer Noire — qui lui

est fort peu familier. C'est aussi l'occasion de découvrir, par petites touches subtiles, les transformations politiques d'un pays entre les années qui précèdent la fin du communisme et l'époque récente. On chercherait en vain des dates précises, mais on voit la société qui change. Le charme du livre tient à ce que ces transformations ne se découvrent pas en surplomb, à travers l'histoire sociale, mais bien de l'intérieur, à travers le regard de différents personnages, tous jeunes, qui accompagnent une société se transformant en même temps qu'eux. Entre la petite qui « aura trois ans le mois prochain » (c'est la première phrase de la nouvelle inaugurale) et la jeune fille de dix-huit ans de la nouvelle éponyme qui clôt le recueil, on voit vieillir une communauté à travers des enfants, des adolescents, qui sont parfois les mêmes. Ainsi de cet Ivan, reconnaissable à ses cheveux en désordre et à son « nez crochu très masculin », qui a neuf ans dans « Le mariage » et que le lecteur découvre en jeune adulte (il habite encore chez ses parents) dans « Le short rouge ». Il demeure à la fois aussi attractif et aussi décevant pour ses partenaires féminines, qu'elles aient quatre ou dix-huit ans.

Ce monde de l'entre-deux, qui fait passer de l'enfance à l'âge adulte, devient ainsi le palimpseste d'un univers lui-même en transition. Un seuil, un passage, qui se manifeste parfois de manière explicite, comme c'est le cas lorsque deux jeunes femmes en fin d'adolescence partent étudier aux États-Unis (« Iode », la seule nouvelle où un événement politique est ostensiblement mis en scène, soit la catastrophe de Tchernobyl). Souvent, ce passage advient de manière plus métaphorique. Quelque chose passe, quelque chose se perd. Il ne s'agit jamais de l'URSS et de son pouvoir sur la Bulgarie, qui semble en fait presque inexistant. Cette absence d'emprise sur la vie quotidienne des gens est une manière fort efficace en définitive de rejeter l'empire du côté du néant. Non, le recueil pointe le projecteur sur des éléments intangibles, en apparence banals : un objet insignifiant sauf pour soi ou encore qui a une valeur simplement à cause de sa rareté, sans pour autant être monnayable. Parfois il suffit d'une simple

odeur, comme ce parfum de vanille que reconnaît un chanteur populaire lorsque surgit une amie de l'époque du lycée qu'il voudrait, de manière poignante, revoir. Un souvenir, un rêve se volatilise ou reste présent dans l'air, immuable pour l'éternité, dirait-on. Cependant, pour reprendre la formule attribuée à Villiers de L'Isle-Adam : « Pourquoi réaliser ses rêves ? Ils sont tellement beaux. » On pourrait accoler cette formule à la finale de « Iode », quand les deux jeunes filles ont enfin réalisé leur rêve de partir à Los Angeles, mais pleurent au téléphone en disant à leurs parents à quel point elles s'ennuient d'eux — et peut-être, peut-on en déduire, plus généralement de leur univers culturel.

Dans « La maison hantée », une jeune femme retourne à la maison familiale qui a été spoliée pendant des décennies par le régime communiste. Elle est la seule à vivre encore en Bulgarie et à se préoccuper de cette maison qu'on l'invite à vendre, maintenant qu'elle est redevenue une propriété familiale. Elle en ferait, il est vrai, un joli profit. Devant la demeure en mauvais état, elle respire « profondément l'odeur longtemps oubliée du bois salé, une odeur qu'elle avait toujours associée avec la maison aux vignes, avec le bord de mer. Comme elle aimait cette odeur ». Elle croise un jeune garçon à vélo qui lui dit que personne n'a jamais vécu dans cette maison depuis sa naissance, qu'elle est bourrée de vermine et qu'en plus on la dit hantée. Si le mot ne manque pas d'avoir en général une connotation négative — ce qui est clair pour le jeune garçon —, cette hantise se traduit autrement pour la jeune femme qui comprend, par ses sens, par sa mémoire, qu'elle ne peut échapper à ce lieu : « Vendre l'endroit était soudain devenu hors de question. » Le seuil est ici celui d'une demeure, mais aussi d'un passé qu'il lui faut reconquérir.

Dans « Le déménagement », deux jeunes adolescents sont heureux de travailler pour un entrepreneur au cours de l'été — et de se faire des muscles. Ils se retrouvent à devoir déménager une vieille femme déglinguée, qui manifestement n'a plus toute sa tête, à moitié sourde, et qui les engueule en

marmonnant. Elle n'a rien préparé de son déménagement, dans son appartement où s'empilent les vieilleries les plus variées. Pour eux, ce n'est qu'une vieille folle, et ils se mettent à ramasser ce qui traîne comme ils peuvent. Puis ils tombent sur un vieil album avec des photos datant des années 1946-1947 où de jeunes filles et de jeunes garçons d'une grande beauté et à l'air dynamique participent au développement de la « démocratie populaire », dans l'orbe de l'URSS. À leur grande stupéfaction, la plus belle de toutes les filles, celle qui dégage le plus grand charisme, paraît bien être la vieille dame dont ils préparent le déménagement. Image traditionnelle de la mort qui se profile toujours à l'orée de la jeunesse, certes, mais aussi image des idéaux perdus, d'un passé s'étiolant, qui rappellent un monde disparu.

Enfants, adolescents, très jeunes adultes : il ne faut pas s'étonner de cette présence constante qui cimente le recueil, au-delà d'une thématique précise. C'est une période où les individus sont particulièrement sensibles aux sensations, happent les sentiments. Et on comprend bien que ces petites scènes, souvent anecdotiques, ont une valeur testimoniale pour les personnages et font le sel de leur existence. Elles les ancrent dans une réalité et donnent toute leur force à ces nouvelles.

Jean-François Chassay

Le grand renversement

Paul Ruban, *Crevaison en corbillard*, Montréal, Flammarion Québec, 2019, 254 p.

Il est rare qu'un recueil de nouvelles remporte les honneurs dans une compétition l'opposant à des romans ; c'est pourtant ce que fit *Crevaison en corbillard* de Paul Ruban, lauréat du prix littéraire Trillium 2020, pour la meilleure œuvre de littérature ontarienne, catégorie francophone.

Ce recueil, gros de deux cent cinquante pages, raconte sur un ton souvent burlesque les déconvenues de personnages